L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 23 DECEMBRE 1883.

BULLETIN ARTISTIQUE.

V.

Sarah Bernhardt—Marie Colombier—La cravache du général Canrobert—Fermeture de l'Opéra—Le Prophète—Meyerbeer.—M. Valédèje,—Mlles Vaurelle, Jouassy—M. Lestellier—M. Ludovic Breuneu.

On peut le dire sous forme d'axiome: la vanité et l'envie sont en raison inverse du talent; elles s'élèvent en tempêtes chez les médiocrités. Celles-ci souffrent et se révoltent de tout le mérite qu'elles n'ont pas; le succès des autres est un bruit qui les agace, qui les affole, et qu'il leur faut couvrir à tout prix, fut-ce même par des coups seulements de Courtille. Le bétail humain n'est pas toujours tendre.

Vous avez peut-être remarqué ici, au théâtre des Variétés, alias Grand Opera House, une femme assez jeune qui faisait nombre dans la troupe de Sarah Bernhardt. Elle se distinguait par le contraste frappant qui existait entre elle et la grande artiste; elle était haute en chairs et petite en talent. On l'appelait Marie Colombier, et à cette époque elle faisait profession d'être l'amie de Sarah Bernhardt. Du reste pas de présent, pas d'avenir, et en fait de passé, elle avait eu sans doute la vie fantaisiste des ratés; elle avait dû bronter un peu partout, chez Bignon et au Bouillon Duval; les extrêmes se touchent.

Elle avait passé sous les yeux des divers publics américains, sans que ceux ci la remarquassent, si ce n'est comme une femme très fructueusement nourrie; et puis, après avoir ainsi joué chez nous un rôle du genre neutre, elle s'en était allée. Bon voyage! Seulement la belle était chargée de cette envie et de cette vanité qui hantent les infiniment petits; elle nous en voulait de lui avoir prêté aussi peu d'importance; elle nous tenait rancune surtout d'avoir fait à son amie une longue suite d'ovations. Entre amies cela se rencontre.

Ainsi à peine eut-elle débouclé ses malles à Paris qu'elle prenait conseil de ses rancunes, et écrivait ou faisait écrire je ne sais quelles insanités contre les Etats-Unis. Mlle Marie Colombier disent leur fait cette pauvre Union Américaine! diable, la chose était grave —et gare à notre République modèle!

Le fait est que nous avons échappé à ce danger, et que cette petite machine littéraire est morte presqu'en naissant; tandis que ceux qu'elle prétendait blesser n'ont pas été atteints et se portent à merveille.

On n'avait plus entendu parler de la vindicative cabotine, quand l'autre jour le cable nous transmettait son nom.

Il paraît décidément que la manie d'écrire la possède; le vice d'un encrier lui cause le vertige; il faut, quand même, qu'elle y plonge la plume pour y harponner les idées, et quelles idées, juste Dieu.

Cette fois s'était à son amie, ou plutôt à sa calomnie d'hier, qu'elle s'en prenait —rien n'est lourd comme les bienfaits encaissés—;c'était contre la célèbre artiste quelquefois artiste plumée que se plumait l'obscure Marie pleine de graisse. Sous ce titre, assez bien trouvé d'ailleurs "*Sarah Barnum*", elle a, paraît-il, jeté en pâture aux amateurs de scandale un petit volume où Sarah Bernhardt n'est reconnue.

Vous savez le reste. Sarah, en lisant l'attaque, a été grisée de colère, paraît-il, et accordant à cette spéculation plus ou moins littéraire une importance qu'elle n'a certainement point, elle a prétendu s'en venger et dès la première édition. Aussitôt dit, aussitôt fait.

En amazone qu'elle est, Sarah s'est transportée au colombier, y a dénicha la colombe, et lui a adressé une de ces piquantes apostrophes dont elle a le secret, en faisant bien ressortir chaque intention, comme une bonne cavalière qu'elle est, en les ponctuant aussi et toutes au moyen d'une cravache descendant des arabesques sur les épaules du bas-bleu. Et tout cela, pour comble d'humiliation, sous les yeux d'un habitué du colombier; un plus ou moins journaliste, M. Johan Soudan. Affaire qu'on pourra donc dire du Soudan aussi, et où Sarah Bernhardt, Faux-Prophète en jupes, a tout abattu devant elle, tout mis en pièces, ennemie, toilettes, porcelaines, meubles, bibelots.

Ce qui ne l'empêchait pas, le soir même, de créer du rôle dans *Nana Sahib* [un vrai nom du Soudan encore] et d'y obtenir un triomphe nouveau. La surexcitation des nerfs et du talent.

Pauvre grande artiste! en vérité, on en dirait qu'il en est beaucoup là-bas qui veulent lui faire expier son génie. C'est pitié de compter les cruels déboires qu'a subis depuis quelque temps la superbe désordonnée. On les lui suscite à l'envi. Son admirable talent est gêné, encombrant pour une myriade de nullités; ce leur est plaisir d'en empoisonner les joies.

Je comprends que parfois une nature comme celle de Sarah Bernhardt—névrose faite femme—s'agace, s'irrite de ces taquineries qui, se formant en faisceau, finissent par causer de réelles douleurs, sinon que des coups d'aiguille répétés causent une plaie. Mais je m'explique mal qu'une brochure plus ou moins réussie de Mlle Marie Colombier ou autre l'agite de la sorte, l'arme en guerre, et l'expose à une intervention judiciaire qui pourrait, du coup, briser sa splendide carrière.

Quand on est ce qu'elle est, c'est à dire une superbe incarnation de l'art, et sous bien des formes, comment s'arrêter aux fraques d'un frisé sec du Conservatoire. Pourquoi cet éclat qui assure au livre l'ief une vogue qu'il n'aurait sans doute jamais eue? Ces quelques coups de houssine sont la plus sûre, la plus puissante réclame que pût espérer l'obscur bas bleu. Cela cingle, cela cuit, sans doute, mais—*il pays*—cela paie, comme nous disions ici.

Jiguore ce qu'est ce nouveau produit de Marie Colombier; mais quel qu'il soit, en quoi peut-il diminuer le prestige d'une des gloires incontestées de la scène française? Le titre de la brochure: *Sarah Barnum* indique assez toute qu'on accuse Sarah Bernhardt d'aimer le bruit, la réclame, la charlatanerie. Et après?

Pour descendre au bas de l'échelle, rappelons-le, Mangin faisait audacieusement du puff, de la charlatanerie; audacieusement il disait leur fait aux bandes parisiennes groupées autour de sa voiture, se mirant dans son casque, et l'annonçait que, malgré tout, la lui subtiliseraient ses détestables crayons. Et le peuple le plus spirituel de la terre, celui qui a inventé la guillotine et le vaudeville, sobrelait et achetait encore.

Vive la réclame, parbleu! Quand elle est aimablement faite. C'est encore une des formes de l'esprit, et fort utile aussi quelle-là. On la pardonne alors, même fût-elle en faveur d'une chose ou d'une indust ie sans valeur.

Quand on se nomme Sarah Bernhardt on a pleinement le droit de faire quelque bruit autour de sa personnalité; c'est là une faiblesse peut-être et encore!—mais une faiblesse qui a la sinceriteuse atténuante du talent, de l'originalité, du génie presque.

Qu'importe que Mlle Marie Colombier trouve à y reprendre; Paris, en face d'une réputation reposant par des bases solides, Paris, placé devant d'un de ces justes orgueils, traite ces fantaisies—là de puérilités bien inoffensives; il les caresse même, parce qu'il sait—grand enfant lui même —que chez l'artiste véritable il survit toujours quelque chose de l'enfant, un côté naïf.

Sarah Bernhardt ne sera pas plus attentée que les Etats-Unis par les petite écrits de Mlle Colombier, écrits qu'atteint peut-être la destinée de certaines pommes dont parle Molière.

Mal comprise à la scène, la pière actrice cherche à faire sa trouée dans la livre; et c'est sur les emportements de sa camarade qu'elle a surtout compté Bien joué.

Elle ne s'est pas trompée.

Sarah Bernhardt a donné dans ce piège, comme ces naïfs de Paris, qui, le 29 septembre dernier, tombaient, tête baissée dans celui de trevet de colonel des Uhlans décoré avec préméditation sans doute par l'empereur d'Allemagne au roi d'Espagne.

Que Sarah Bernhardt soit attaquée par une camarade des bancs d'école, y a-t-il donc là rien pour surprendre un esprit de sa portée? Mais c'est de l'histoire de chaque jour.

Puis, qu'elle y songe; celle-là avait partagé avec elle le second prix de tragédie au Conservatoire, et il s'arrête entre elles la communauté de souvenir. Ce sont là des humiliations que ne peut oublier, que ne sait pas pardonner un petit serviteur, même après les services accepté. Rien ne vieillit plus vite qu'un bienfait d'ailleurs; à chacun sa façon de remboursement.

Il est des tempéraments très pratiques, très heureux aussi, qui se dégagent volontiers des mêlanges responsabilités encombrantes, par cette petite phrase toute faite et si vague qu'elle fait successivement emprunter aux *Saint-Simoniens*, je crois. J'ai eu des torts, je les oublie, et que tout soit dit.

Seulement Sarah Bernhardt, une tempête qui n'est cristallisée en femme, n'entend point à ces invitas là; quand, déchaînée par malheur, elle pénètre dans un colombier, elle ne laisse rien du nid.

C'est égal, je le redis; elle a trop fait à la les affaires de la colombe qui a de la cette dans les idées,—elle l'a prouvé au moins à la scène en y restant invariablement médiocre — et qui saura se largement dédommager de quelques plumes perdues. Ces coups de cravache — et la cravache du maréchal Canrobert encore! —qui ont cinqué sur tous les cables transatlantiques, sont le *clou* de la vie de Mlle Colombier, et *clou d'or* celui-là.

J'écrivais dans mon dernier Bulletin que le directeur de l'Opéra réalisait à peine la moitié de son budget; pourtant quand je parlais ainsi, et avec connaissance de cause par malheur, j'entrevoyais bien une fin prochaine mais non point aussi précipitée qu'elle va l'être.

M. Défonces a, en effet, décidé que la fermeture de son théâtre aurait lieu le 1er janvier 1884; chacun a sa manière de fêter le Nouvel An. Je ne saurais, pour ma part, lui reprocher d'avoir adopté celle-là; tout au contraire, je l'approuve absolument en cela. Il a rempli en fait de devoir; la population de la Nlle-Orléans n'ayant point répondu à son appel, mieux vaut rompre des ruisseaux infiniment trop coûteuses à l'une des parties, quitte à se retrouver plus tard.

Le fait est que les recettes sont tombées à une moyenne que n'auraient pas osé prédire même les pires pessimistes.

J'ai dit et redit à M. Défonces mon opinion sur la scène lyrique française à la Nouvelle-Orléans, opinion, d'ailleurs, sollicitée par lui. Je lui ai fait part maintes fois de la conviction acquise depuis longtemps, à laquelle je me *plante*, comme on dit à la poule espagnole, que l'opéra est absolument impossible à la Nouvelle-Orléans dans les conditions actuelles; avec un abonnement qui va se restreignant chaque saison, et qui, malgré son extrême exiguité, impose au directeur des conditions de troupe, de répertoire et de mise en scène inévitablement ruineuses.

Aligner les chiffres autant que vous le voudrez, retourner-les de toutes façons et toujours vous arriverez à cette inexorable conclusion: tant qu'il ne se produira pas let une subvention sous une forme quelconque, il faut se résoudre à des troupes d'un ensemble convenable, mais des troupes de troisième ou quatrième ordre. Et encore, pour prendre la responsabilité de pareille formation, pour accepter les mille et un risques d'une exploitation pareille, à dix-huit cents lieues de Paris, faudrait-il avoir la garantie d'un abonnement doublant, *tout au moins*, la somme souscrite présentement.

Hors de là c'est une fermeture certaine avant terme, on s'est une perte de vingt-cinq ou trente mille dollars pour qui peut les porter au gouffre. Or je ne pense pas qu'on trouve un nombre exagéré de directeurs poussant jusque là ce dilettantisme et cette religion de l'art.

Les frais du culte deviennent incontenables, alors que ceux qui en prétendent les plus fervents, découvrent prudemment et économiquement la tête au moment où passe le plateau.

La première série de la saison a été franchement trop décourante, trop désastreuse, trop humiliante, ajouterai-je, pour que M. Défonces se précipite dans la seconde. Ses plus sincères amis auraient le droit et le devoir de lui dire qu'il se heurte bénévolement à une situation trop indiquée, hélas! à laquelle il doit se briser de toute nécessité. Il agit donc bien en ne s'exposant point à ce choc, et à mille tourments qu'ignore celui qui n'a pas été dans cette boîte.

L'abandon de l'Opéra est tel qu'il y aurait là à presqu'un cas de force majeure à invoquer; mais M. Défonces ne songe pas à tel expédient.

Vivant depuis plusieurs années dans le pays des résistances, des lattes ardentes, des belles audaces, il ne renonce pas au combat ici; il le suspend seulement pour le transporter provisoirement sur un autre terrain.

Et quoique des nuages se soient récemment élevés entre la France et l'Espagne, c'est à celle-ci qu'il va s'adresser pour raffermir une entreprise française qui sombre, j'espère qu'il ne se sera pas trompé de porte.

Dieu me garde de vous entretenir de politique; je me sens peu porté vers elle et je n'en fais que quand le devoir m'en revient. Ici nous causons d'art, et je veux seulement vous redire qu'en quittant la Nlle-Orléans pour un mois, M. Défonces se transportera, troupe et bagage, à la Havane où il a loué le Tacon, l'un des plus vastes théâtres qui soient au monde.

Après ce mois — ou à peu près — d'exploitation le directeur reprendra ici ses représentations—c'est-à-dire vers le 15 février; et cette seconde campagne embrassera une période de quatre semaines environ.

C'est à l'exploitation de celle-là qu'il décidera ce qu'il doit faire pour la saison 1884-85, celle qui verra les fêtes de l'Exposition du Centenaire du Coton.

J'ignore ce que M. Défonces va rencontrer à la Havane; c'est là un terrain qui m'est totalement inconnu. De nombreux autécédents disent cependant, que les ressources y sont grandes. Du reste il faudrait vraiment jouer de malheur, avoir l'*extra guigne*, là dévoile à jet contenu de Laurent XVI, pour que la partie y fût plus malfaisante qu'ici.

Ce départ laissera sans doute un grand vide à la Nlle-Orléans, pourtant consciencieusement, je n'hésite point, non pas, à indiquer la Havane plutôt que tel ou tel autre point, mais à conseiller une interruption dans l'exploitation. Il y a des inconcès véritablement irritants. Peut être l'intérêt à l'étranger sera-t-il productif; peut-être aussi, au retour, notre public aura-t-il mieux compris, par la privation, qu'il lui importe de prêter une aide plus sérieuse à l'Opéra, s'il n'en veut pas la disparition définitive.

Au sortir du Carême, l'estomac a ses gourmandises.

L'événement de cette semaine a été la reprise du *Prophète*, dont la seconde représentation aura lieu samedi soir (samedi soir) et quelque nouvel accident ne vient point l'arrêter et ajouter encore aux tribulations de M. Défonces.

Un intervalle de cinq années seulement sépare *Robert le Diable* des *Huguenots* (1831-1836); et on remarque que la même période de temps s'est écoulée entre le *Prophète* et l'*Etoile du Nord* (1849-1854), entre l'*Etoile du Nord* et le *Pardon de Ploërmel* (1854 1859).

Mais comme on vient de le voir, le *Prophète* ne vint que 13 ans après les *Huguenots*.

C'est que sans doute cette troisième partition avait quelque peu surmené le cerveau de Meyerbeer, si puissant qu'il fût; il comprenait, après ces deux gigantesques triomphes, quelle schèse l'obligeait, ce qu'on attendait de son génie. Et en vérité il y avait là de quoi être effrayé de soi-même. Cette peur ne gagna pas le maître qui avait foi en lui et qui se savait de force à courir à travers les plus grands sujets, de sommet en sommet, sans jamais s'essouffler. Il possédait une formidable génie étrit dans toute sa puissance; lui aussi se savait un de ceux dont qui ont en leur Buisson Ardent, qui ont contemplé Dieu.

Meyerbeer—une des forces de la nature, comme a si bien dit Michelet en parlant d'Alexandre Dumas, se remit donc à l'œuvre, et le *Prophète* vint former avec ses aînés *Robert le Diable* et les *Huguenots* une incomparable trilogie, en attendant cette *Africaine*, tant aimée, tant caressée qu'il ne devait pas avoir le bonheur d'entendre.

Tout a été dit sur *Le Prophète*, et je n'ai pas à en repasser loi les trente numéros. Pourtant chaque fois qu'il revient à la scène il fait naître une grandiose, complexe, qui, d'un bord à l'autre, a son cachet propre, vit de lui-même, de lui seul.

On a parlé souvent, à propos des modernes, de scénarités superbes, d'un magnifique travail cerébral, symphonique. Mais ces beautés là surabondent dans Meyerbeer; son orchestre a des douceurs des agitations et des éclats d'un indicible effet; sinon que son chant, il est parlant, il est à sa place, il prépare une situation, il la développe, il la annonce, il dessine comme le portrait du personnage qui va se mêler à l'action; il lui prête son caractère vrai, maintenu tout le long de la pièce, et le traversant entière. Il fait grand, il fait remarquer, il prédigitie peinture en musique.

L'importance de cette orchestration savante, imagée, ayant en couleur locale, individualité, est immense, mais jamais elle ne s'affrème aux dépens de la mélodie. Celle-ci dit ce qu'elle veut dire; elle est le langage autant que la musique puisque l'être; elle est chaude, passionnelle au plus haut degré, et, c'est là son incontestable supériorité sur bien des œuvres—d'une valeur technique manifeste, reconnue, proclamée—mais qui n'ont pas moins musique sans langage, langue sans musique. Meyerbeer est l'imposante et l'inégalable combinaison du savant et du poète, mais poètes auquel il faut un cadre aux plus vastes proportions. Un Titan.

Il y a de tout dans ces cinq actes; pastorale, chant de guerre, chant religieux, musique bouffe, musique dramatique, musique de ballet, et cela portant l'empreinte du maître à tous en drame lyrique.

Comme chacune des conceptions de Meyerbeer, plus cette partition est entendue, plus on la fouille, plus on y découvre de beautés de l'ordre le plus élevé. Musique savante, elle ne flatte point, néanmoins, dans cette algèbre prétentieuse, lourde, pesante indéchiffrable qui vendrait order une nouvelle école, l'école de l'ennui; qui, parfois pour cause d'absence d'imagination, veut se livrer à des combinaisons bien heureuses, bien enchevêtrées, où les complications, incomplètes ces beautés à l'Hôtel-de-Ville, l'église Saint-Gervais et les rues Louis-Philippe et les Brosses. Le bâtiment, construit en fer, briques et verre, contiendra, au rez-de-chaussée: un hall central, chauffé et de 1,280 mètres superficiels, destiné à l'embarchage des ouvriers; cinq salles de 200 mètres superficie chacune, dans lesquelles auront lieu les assemblées générales des membres des Chambres syndicales ouvrières; cinq grands bureaux de 120 mètres superficiels environ pour le service des employés.

"Le premier et le second étage comprendront au moins quatre-vingts pièces, destinées aux bureaux des Chambres syndicales. La dépense serait de 12 millions, à la charge de la ville de Paris.

"Chaque salle de réunion et chaque bureau d'employés y attenant seront réservés à une section d'industrie. La première comprendra les industries du bâtiment et de l'ameublement; la deuxième, la mécanique et les métaux communs; la troisième, les vêtements, les fils, les tissus et les matières textiles; la quatrième, l'alimentation, la chimie et la céramique; la cinquième, l'imprimerie, la gravure, la papeterie, les instruments de précision, de musique et d'horlogerie, les peaux et cuirs, les articles de Paris et les industries diverses.

"En attendant la constitution d'une représentation légale des ouvriers, l'administration de la Bourse se composera du préfet de la Seine, de six conseillers municipaux, des présidents et vice-présidents ouvriers des conseils de prud'hommes et de deux membres désignés par le préfet.

"Le personnel comprendra: un secrétaire général, cinq chefs de section et vingt-deux commis.

"A la fin de chaque semaine, le mercuriale de la main-d'œuvre de chaque branche d'industrie sera affichée dans le *hall*."

Le jeu de "Sept."

Ce jeu est un véritable attrape-nigauds. Il se joue avec les deux dés qu'on agite dans un cornet, et qu'on rejette ensuite sur la table. Puis on réunit les chiffres amenés. Il est à remarquer qu'étant donné le jeu combiné des dés, l'addition des chiffres forme le plus souvent, au total de sept. En ce cas, le "banquier," qui a soin de se réserver le numéro, a gagné. Dans tout autre cas, au contraire, il est tenu de doubler la mise du numéro qui sort.

Le chevalier d'industrie avait installé, dans un débit, rue du Bac, un de ces jeux environs de la place Vendôme, à Paris, et il y attirait tous les ouvriers boulangers d'un petit bureau de placement situé rue Vivienne.

Or, l'industriel en question qui, généralement, prenait la Banque, avait résolu, grâce à cette artificieuse combinaison, à s'approprier la majeure partie des sommes que les naïfs joueurs avaient engagées. Plusieurs d'entre eux, cependant, furieux d'avoir été dupes de cet escroc, ont porté plainte à M. Gallien, commissaire de police.

Ce magistrat, accompagné de M. Dupanton, officier de paix, et d'une escouade d'agents, s'est rendu dans le débit de vins qui lui avait été signalé. Il y a surpris une vingtaine d'individus en train de jouer. Il a saisi le jeu, qui était dissimulé dans le tiroir du comptoir, et a saisi le tenancier, ainsi que le garçon de service, qui, d'un bond à l'autre, a son cachet propre, vit de lui-même, de lui seul.

On a parlé souvent, à propos des modernes, de scénarités superbes, d'un magnifique travail cerébral, symphonique. Mais ces beautés là surabondent dans Meyerbeer; son orchestre a des douceurs des agitations et des éclats d'un indicible effet; sinon que son chant, il est parlant, il est à sa place, il prépare une situation, il la développe, il la annonce, il dessine comme le portrait du personnage qui va se mêler à l'action; il lui prête son caractère vrai, maintenu tout le long de la pièce, et la traversant entière. Il fait grand, il fait remarquer, il prédigitie peinture en musique.

L'importance de cette orchestration savante, imagée, ayant en couleur locale, individualité, est immense, mais jamais elle ne s'affrème aux dépens de la mélodie. Celle-ci dit ce qu'elle veut dire; elle est le langage autant que la musique puisque l'être; elle est chaude, passionnelle au plus haut degré, et, c'est là son incontestable supériorité sur bien des œuvres—d'une valeur technique manifeste, reconnue, proclamée—mais qui n'ont pas moins musique sans langage, langue sans musique. Meyerbeer est l'imposante et l'inégalable combinaison du savant et du poète, mais poètes auquel il faut un cadre aux plus vastes proportions. Un Titan.

Il y a de tout dans ces cinq actes; pastorale, chant de guerre, chant religieux, musique bouffe, musique dramatique, musique de ballet, et cela portant l'empreinte du maître à tous en drame lyrique.

Comme chacune des conceptions de Meyerbeer, plus cette partition est entendue, plus on la fouille, plus on y découvre de beautés de l'ordre le plus élevé. Musique savante, elle ne flatte point, néanmoins, dans cette algèbre prétentieuse, lourde, pesante indéchiffrable qui vendrait order une nouvelle école, l'école de l'ennui; qui, parfois pour cause d'absence d'imagination, veut se livrer à des combinaisons bien heureuses, bien enchevêtrées, où les complications, incomplètes ces beautés à l'Hôtel-de-Ville, l'église Saint-Gervais et les rues Louis-Philippe et les Brosses. Le bâtiment, construit en fer, briques et verre, contiendra, au rez-de-chaussée: un hall central, chauffé et de 1,280 mètres superficiels, destiné à l'embarchage des ouvriers; cinq salles de 200 mètres superficie chacune, dans lesquelles auront lieu les assemblées générales des membres des Chambres syndicales ouvrières; cinq grands bureaux de 120 mètres superficiels environ pour le service des employés.

"Le premier et le second étage comprendront au moins quatre-vingts pièces, destinées aux bureaux des Chambres syndicales. La dépense serait de 12 millions, à la charge de la ville de Paris.

"Chaque salle de réunion et chaque bureau d'employés y attenant seront réservés à une section d'industrie. La première comprendra les industries du bâtiment et de l'ameublement; la deuxième, la mécanique et les métaux communs; la troisième, les vêtements, les fils, les tissus et les matières textiles; la quatrième, l'alimentation, la chimie et la céramique; la cinquième, l'imprimerie, la gravure, la papeterie, les instruments de précision, de musique et d'horlogerie, les peaux et cuirs, les articles de Paris et les industries diverses.

"En attendant la constitution d'une représentation légale des ouvriers, l'administration de la Bourse se composera du préfet de la Seine, de six conseillers municipaux, des présidents et vice-présidents ouvriers des conseils de prud'hommes et de deux membres désignés par le préfet.

"Le personnel comprendra: un secrétaire général, cinq chefs de section et vingt-deux commis.

"A la fin de chaque semaine, le mercuriale de la main-d'œuvre de chaque branche d'industrie sera affichée dans le *hall*."

Le jeu de "Sept."

Ce jeu est un véritable attrape-nigauds. Il se joue avec les deux dés qu'on agite dans un cornet, et qu'on rejette ensuite sur la table. Puis on réunit les chiffres amenés. Il est à remarquer qu'étant donné le jeu combiné des dés, l'addition des chiffres forme le plus souvent, au total de sept. En ce cas, le "banquier," qui a soin de se réserver le numéro, a gagné. Dans tout autre cas, au contraire, il est tenu de doubler la mise du numéro qui sort.

Le chevalier d'industrie avait installé, dans un débit, rue du Bac, un de ces jeux environs de la place Vendôme, à Paris, et il y attirait tous les ouvriers boulangers d'un petit bureau de placement situé rue Vivienne.

Or, l'industriel en question qui, généralement, prenait la Banque, avait résolu, grâce à cette artificieuse combinaison, à s'approprier la majeure partie des sommes que les naïfs joueurs avaient engagées. Plusieurs d'entre eux, cependant, furieux d'avoir été dupes de cet escroc, ont porté plainte à M. Gallien, commissaire de police.

Ce magistrat, accompagné de M. Dupanton, officier de paix, et d'une escouade d'agents, s'est rendu dans le débit de vins qui lui avait été signalé. Il y a surpris une vingtaine d'individus en train de jouer. Il a saisi le jeu, qui était dissimulé dans le tiroir du comptoir, et a saisi le tenancier, ainsi que le garçon de service, qui, d'un bond à l'autre, a son cachet propre, vit de lui-même, de lui seul.

On a parlé souvent, à propos des modernes, de scénarités superbes, d'un magnifique travail cerébral, symphonique. Mais ces beautés là surabondent dans Meyerbeer; son orchestre a des douceurs des agitations et des éclats d'un indicible effet; sinon que son chant, il est parlant, il est à sa place, il prépare une situation, il la développe, il la annonce, il dessine comme le portrait du personnage qui va se mêler à l'action; il lui prête son caractère vrai, maintenu tout le long de la pièce, et la traversant entière. Il fait grand, il fait remarquer, il prédigitie peinture en musique.

L'importance de cette orchestration savante, imagée, ayant en couleur locale, individualité, est immense, mais jamais elle ne s'affrème aux dépens de la mélodie. Celle-ci dit ce qu'elle veut dire; elle est le langage autant que la musique puisque l'être; elle est chaude, passionnelle au plus haut degré, et, c'est là son incontestable supériorité sur bien des œuvres—d'une valeur technique manifeste, reconnue, proclamée—mais qui n'ont pas moins musique sans langage, langue sans musique. Meyerbeer est l'imposante et l'inégalable combinaison du savant et du poète, mais poètes auquel il faut un cadre aux plus vastes proportions. Un Titan.

Il y a de tout dans ces cinq actes; pastorale, chant de guerre, chant religieux, musique bouffe, musique dramatique, musique de ballet, et cela portant l'empreinte du maître à tous en drame lyrique.

Comme chacune des conceptions de Meyerbeer, plus cette partition est entendue, plus on la fouille, plus on y découvre de beautés de l'ordre le plus élevé. Musique savante, elle ne flatte point, néanmoins, dans cette algèbre prétentieuse, lourde, pesante indéchiffrable qui vendrait order une nouvelle école, l'école de l'ennui; qui, parfois pour cause d'absence d'imagination, veut se livrer à des combinaisons bien heureuses, bien enchevêtrées, où les complications,

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 22 déc.—Température—Temps un peu plus chaud, vents du sud-est, baisse du baromètre suivie d'une hausse.

Température du 22 décembre 1883

Thermomètre de U. Durand, Opticien.

14 rue de Chartres.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	50	10
Midi	62	16
3 P. M.	64	17
6 P. M.	62	16

Samedi, 22 décembre 1883, 2 p. m

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Augusta, Géo	52	Louisville, Ky	24
Charleston, Tex	60	Memphis, Tenn	44
Galveston, Tex		Mobile, Ala	56
Jacksonville, Fla	52	Montgomery, Ala	38
Chattanooga, Tenn	44	Nashville, Tenn	36
Cincinnati, O	37	New Orleans, La	70
Davenport, Iowa	19	Omaha, Neb	17
Dubuque, Iowa	12	Pittsburgh, Pa	14
Galveston, Texas	71	Savannah, Geo	58
Gallatin, Tenn	72	Shreveport, La	60
Keokuk, Iowa	17	St Louis, Mo	27
Key West, Fla	74	St Paul, Minn	6
La Crosse, Wis	9	Vicksburg, Miss	55
Leavenworth, Kan	21	Yankton, D. T	11

Station des eaux au-dessus de l'étiage (eaux les plus basses).

Augusta	7.01	Nashville, Tenn	12.07
Cairo, Ill	13.02	New Orleans*	7.11
Cincinnati, O	11.02	Omaha, Neb	3.09
Davenport, I	glace	Pittsburgh, Pa*	3.91
Keokuk, Iowa		Shreveport, La	13.11
La Crosse, Wis	glace	Vicksburg, Miss	6.01
Leavenworth, K	3.07	St-Paul, Minn	glace
Louisville, Ky	6.00	Yankton, Dak	glace
Memphis, Tenn	9.0	Yankton	glace

*Au-dessus du niveau des hautes eaux de 1874 1883

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Joseph Caseman à Mlle Amélia Planchard, Harry Marshall à Mlle Virginia Johnson, Benjamin Edwards à Mlle Hélène Fleming, Joseph Alatier à Mlle Rose Blum, Francis A Dunham à Mlle Mary A Bishop, Arthur Ecriteaud à Mlle Marguerite Miller, Robert B Dell à Mlle Laura R Beckman, Wm Weiner à Mlle Mary V Cook, Gustave A Resnik à Mlle Emily Blumth.

Naissances.

Mme Joseph E Aucoin, un garçon, 22 déc, Mme J B Boyard, une fille, 22 déc, Mme W H Jurgens, un garçon, 12 déc, Mme Philip E Savanagh, une fille, 20 oct, Mme Emile Lanz, une fille, 17 déc, Mme Peter S Beckenbach, un garçon, 2 janv.

Décès.

Mme Catherine Schmidt, Bron, 48 ans, 175 Laurel.

Joseph Minch, 44 ans, rue Ferrier, près Pauline.

Théodule M Baptiste, 6 mois, 168 St-Philippe.

William Hill, 13 ans, 491 Jackson.

Francis Scott, 67 ans, 284 1/2 Perdido.

Mme Annie Marwell Miller, 50 ans, 16 Champs Elysées.

Dame veuve C Stilly, 78 ans, Marigny.

Mlle Marie F Bambois, 19 ans, 151 Royale.

Joseph Conyers, 6 jours, 108 Ursulines.

Helen L Jackson, 2 ans, 253 Carondelet.

Mme Louise F Fernandez, 52 ans, 88 St Ann.

Bernard Gougues, 62 ans, Sixième et Chestnut.

George Fate, 14 mois, 1032 Magazine.

Voyageurs arrivés.

CITY HOTEL.

T J Johnson, Lac; W Girard, Vermilionville; Saul H Conner, Lac; B Durbec, J M Smith, Biltsville, Miss; F S Kate, Mississippi; J W Mary, Memphis; H H Medd, Wm Jeeey, W H Jesky, Miss; Louis T J Flanagan et family, J S Wells, ville; J M Black, Mississippi; H Ale W Carter, J Cowell, ville; L O Collings, J S Carlings, St-Louis; A H Johnson, Mobile; Wm Hunter, Miss; D H Sullivan, Pass Christian, Miss; John Sullivan, Mlle M Halcomb, R W Bonsall, Lake; J P Sullivan, J M Flynn, E J Hartland, Cincinnati; R W Kelly, Kansas City; M Y, H P Esther, Savannah; R H Graham, Tex; Wm H Lee et lady, Miss; O A Morana, Nat chez; J Lee et lady, Miss; Wm Sullivan, T E Rich ling, Chicago; L W Lesher, Kansas City; Mrs Henry Ills; W J Bowen Jr, A J Davis, Jackson, Miss; C Lacey, Mississippi; Baron Renge, C Freeman, Cin; Edy Jos Johnson, Victoria; Jos W Brown, Ala; Gen B Harrell, Fort Worth, Tex; D Barrial, Cincinnati; Mrs St Mary, Pa; Wm Polk Jr, Baptists, Phil; Jas Adkisson, Memphis, Miss; T F Hennings, J W Comfort, Galveston; W F Swan, M L A E Pecks, Houston; H C Chaplain, Arcadia, Miss; Chas D Carter, Ky; Jos M Ludovic Breuneu, Louisville; Jos Girard, ville, W C Covington, Nashville, Tenn.

HOTEL VONDERSANCK.

W A Scales, Kansas city; George M Barbour Chicago; Gath McClelland, Ky; Jas de Cesare; John Felph Jr; Villa; R Gardner, Kentucky; F H Jameson, Wm Ball, Delaware; J R Smith et feunes, Mississippi; Harry Leonard San Francisco; H Ross, Mobile; Frank B Robertson Virginia; Frank Howe Cairo Ill; J Hess, Kentucky; H K Marshall A C Cohen H Frank, New York; F K Lee et Louis, D W Dentt, McComb city; R H Travis, Chattanooga; George S Williams, A L Finney, Boston.

Cour Criminelle de district—La section A (juge Roman) — Joseph Brocolerl, Mme Brocolerl, Samuel Comstock, Mme A. J. Christopher, Tom Conners, Bridget Erie, Edw. Lee et W. Bohne, accusés de voies de fait; Jean Cross, d'attaque à main armée; Stoney Bare, de vol; Jos. King, d'attaque et de décharge d'armes, se sont déclarés innocents.

John Crane et John Coyle ont été condamnés à $10 d'amende ou dix jours de geôle de police, pour port d'armes cachées.

John Bemiss s'est reconnu coupable de port d'armes cachées.

Wallace Steward, 9, convaincu, le 18 du courant, d'avoir blessé l'officier de police Pat. Keegan, à Alger, a été condamné à cinquante sous d'amende et six mois de travaux forcés.

Peter Thompson, c, convaincu d'avoir volé des marchandises valant onze piastres, a été condamné à huit mois de prison de paroisse.

Cour du recorder Ford.—Nol. Dorgon et Raymond Lalande, petits garçons, ont été condamnés à $25 d'amende ou trente jours de geôle de police, pour filouterie.

Mme Smith, convaincue de n'avoir aucun moyen d'existence, a été condamnée à $25 d'amende ou trente jours de détention à la même geôle.

Angelo Martinez, prévenu de voies de fait, a donné un cautionnement de $250 en attendant l'interrogatoire.

Marie Stein et Ella Smith, c, convaincues d'avoir enfreint Pordonnance qui traite aux prostituées, ont été condamnées à $5 d'amende ou dix jours de geôle de police.

Cour du recorder Davey—M. John Daly remplace provisoirement le recorder Davey.

Jos. Marion ou Jos. Albright accusé de s'être évadé de Jackson, Mississippi, a été écroué en attendant que les autorités de l'Etat le fassent réclamer.

Hy. Audeline, convaincu de n'avoir aucun moyen d'existence, a été condamné à 25 jours de travaux forcés.

Geo. S. Ross, prévenu d'abus de confiance et de détournement de fonds; Edw Harvey, de vol—ont dû fournir un cautionnement de $250 pour répondre de leur comparution.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Mme veuve Pierre Ulysses Gueringer à Albert Cousin un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Rochelabave, Bienville, Dorgenois et Conti, ayant 27 pieds de face à la rue Conti sur 150 pieds de profondeur.....$250

Mme veuve Thomas Henry Monroe à Owen Gorman, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Palmyre, Commune, Johnson et Galvez, ayant 26 pieds de face à la rue Palmyre sur 102 pieds de profondeur.....$750

John Delord à Augeste Munhausen, deux terrains et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues St-Claude, Clouet, Marais et Feliciana.....$1150

Ventes par le percepteur des taxes :

George Schenck à Louis C. Cenlivre, un terrain et améliorations dans l'îlet compris entre les rues Peters, Mazant, France et Chartres.....$14 96

Henry Bordman au même, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Mazant, Barthelomez, Bourgogne et Romparis, ayant 31 pieds de face à la rue Mazant sur 110 pieds de profondeur $16 12

Pierre S. de Chassé à Louis Ch